

# BY COURTESY 10 Euros

art • littérature • people • chic • boys meet girls • pop • sunshine • i love my life

## More is more!

Les grands écrivains finissent toujours par se rencontrer quelque part. Ainsi quand Milan Kundera affirme que l'incorrigible immaturité de l'homme naît du souci de sa propre image ou que seule une grande intelligence est capable d'insuffler un sens logique aux idées insensées il rejoint dans les sphères de la pensée oblique et pourtant lumineuse Jim Harrison confiant à Brice Mathieussent son remède inédit contre la dépression, remède forgé à l'aune d'une très profonde sagesse indienne. Pour contrer la mélancolie, disait l'écrivain des Grands Espaces, il n'est de meilleur viatique que de contrarier ses habitudes. Et de citer en exemple cette journée commencée par la fin en attaquant au saut du lit un gigantesque ragoût de mouton ou de rapporter l'histoire de cet ami qui avait décidé de suivre son chien pendant une journée entière. Carlos Castaneda dans ses «Enseignements d'un sorcier yaqui» ne dit pas

suite à la page 2...

Great writers always end up meeting somewhere or another. So when Milan Kundera said the incorrigible immaturity of a man arises from his worries about his own image, or that only a great intellect is able bring logical sense to senseless ideas, he brought together in the spheres of oblique yet light thought, Jim Harrison telling Brice Mathieussent about his novel remedy for combating depression, a remedy forged from a measure of deep Indian wisdom. To ward off depression, said the writer fond of the great outdoors, there's nothing better than going against one's habits. And to mention the example of a day that starts with its end, jumping out of bed and devouring a gigantic lamb stew, or by telling the story of the friend who decided to follow his dog around for an entire day. Carlos Castaneda says the same thing in his book, "Lessons of a Yaqui sorcerer": one of the essential elements of wisdom is breaking one's routine. The displacement of temporal logic is to the mind what movement is to the body: a principle of absolute hygiene. But where Harrison comes even closer to Kundera is when disregards the need to assert his personality. continued on page 2...

ISSN 2270-8995



9 772270 899004 >

# More is more! —by Cyril Aslan Skinazy

autre chose. L'un des préceptes essentiels de la sagesse est de briser la routine. Le déplacement de la logique temporelle est à l'esprit ce que le mouvement est au corps: un principe d'hygiène absolu.

Mais là où Harrison rejoint encore mieux Kundera c'est lorsqu'il fait peu de cas du besoin d'affirmer sa personnalité. La personnalité dit-il est un vice inhérent à ceux qui vivent dans les villes. Car dans la nature, face à l'immensité et à la force de celle-ci il est vain et dérisoire de vouloir la développer et l'affirmer. Les éléments naturels se chargent de nous renvoyer à la plus élémentaire humilité.

L'être humain qui peuple les villes est continuellement balloté entre son besoin d'identité et sa tendance au conformisme. Et si en théorie l'obéissance à la norme est un moyen de survivre

elle est en fin de compte un moloch qui avale l'individu jusqu'à le broyer.

En vérité, le plus ancien des trois préceptes inscrits au frontispice du temple de Delphes et immortalisé par Socrate «Connais-toi, toi-même» gagnerai à être rappelé. Au risque d'engendrer un paradoxe: seuls les gens qui se connaissent eux-mêmes n'attachent pas d'importance à leur image. Ils peuvent jouer avec elle, surprendre le public et leur entourage proche, être constamment à l'avant-garde d'eux-mêmes sans craindre d'être mal jugés. C'est pourquoi les personnalités excentriques fascinent. Dans leur dépassement des conventions il n'y a rien de factice. L'artifice n'est pas opposé à la nature. Il en est sa nécessité. «Le monde étant périssable, je ne fais que de l'artificiel» chantait le poète perse Omar Khayyām.

Face à l'oppression du conformisme et à sa triviale dictature il faut toujours plus d'imaginaire. *More is More!*

Personality is a vice of those who live in cities he says. Because in nature, faced with the vastness and the strength of personality, it is vain and ridiculous to want to develop and flaunt it. Natural elements take care of returning us to the most basic humility.

The human populations of cities are continually tossed between a need for identity and a wish to conform. And if in principal complying with social standards is a way of surviving, it is ultimately a false chimera which grinds individuality to the ground.

Truth be told it's worth remembering the oldest of the three precepts engraved on the frontispiece of the temple of Delphi and immortalized by Socrates, "Know thyself". At the risk of encountering a paradox: only people who know themselves will not attach importance to their image. They can play with their image, surprise their entourage and whoever else is paying attention, staying constantly on the forefront of themselves without fear of being misjudged. This is why the eccentric personalities fascinate. There is nothing artificial in their way of breaking the rules. What is artificial is not the opposite of what is natural, it is its necessity. "Since the world is perishable, I do only what is artificial" sang the Persian poet Omar Khayyam.

Faced the oppression of the conformity and its trivial dictatorship we are in great need of more imagination. *More is More!*

*Alexandra*

*David Neel, Albert*

*Einstein, Amy Winehouse, Andy*

*Warhol, Anna Piaggi, Arthur Rimbaud,*

*Betsey Johnson, Chuck Berry, Eddy Sedgwick,*

*Elsa Schiapparelli, George Sand, Henry Miller,*

*Isabella Blow, Jimi Hendrix, Keith Richards,*

*Kurt Cobain, Lady Gaga, Leigh Bowery, Marilyn*

*Manson, Michelle Harper, Mick Jagger, Nina*

*Hagen, Orson Welles, Oscar Wilde, Paco*

*Rabanne, Salvador Dalí, Vivienne*

*Westwood, Yayoi Kusama,*

*Zaha Hadid.*



# L'histoire du premier végétarien moderne

**I**l y a deux mille ans vivait un homme qui pouvait marcher sur l'eau et guérir les malades.

C'était un homme à la fois serein et de grande sagesse. Le bruit courait même à son sujet qu'il était mort et s'était réincarné. Son nom était Pythagore.

De nos jours, ce que les enfants apprennent de Pythagore c'est son fameux théorème des triangles à angles droits: vous vous souvenez certainement de l'équation  $a^2+b^2=c^2$ . Pythagore fut aussi le premier à suggérer que la Terre était ronde et que la lune réfléchissait la lumière du soleil.

Mais l'œuvre de sa vie ne se limitait pas à sa seule connaissance des mathématiques et de l'astronomie, même si marcher sur l'eau était plus une légende qu'une aptitude vérifiable. Les gens disaient que Pythagore faisait impression: Il était grand et beau. «Pareil à un Dieu» disaient certains. Une rumeur le présentait même comme le fils d'Apollon et le petit-fils de Zeus en personne. En outre ce qui le distinguait, c'était sa façon de s'habiller: il s'habillait de robes et de pantalons blancs, un style inhabituel, depuis que pratiquement personne dans la Grèce du sixième siècle avant JC ne portait de pantalons.

Cependant, ce n'est ni son apparence ni ses choix vestimentaires qui firent de lui un exclu autant qu'un sujet de moquerie pour de nombreux auteurs de comédie. La raison—au moins l'une d'entre elles—fut son régime alimentaire.

Si vous viviez à Paris vers 1650 ou à Londres aux environs de 1830, et que vous aviez décidé d'arrêter de consommer de la viande, vous n'auriez pas dit à vos amis que vous étiez en train de devenir végétarien. Vous leur auriez vraisemblablement dit que vous deveniez Pythagoricien. Avant que le mot végétarien ne soit inventé au XIX<sup>e</sup> siècle c'était le nom

de Pythagore qui était utilisé pour décrire un régime excluant toute chair animale.

Pythagore croyait en la métempsychose, la transmigraton des âmes. Lors de votre existence vous pouviez naître humain, mais lors de la suivante vous pouviez aussi bien finir en cochon et être abattu pour du jambon. Selon une légende, Pythagore aurait un jour cessé de battre un chien parce que dans les jappements de l'animal il avait reconnu la voix d'un ami cher.

Si les âmes véritablement migraient des humains vers les animaux, comment quiconque pouvait toucher de la viande? Que se passait-il si le steak présent dans votre assiette était constitué de votre arrière arrière grand-mère? Pour éviter de tels risques Pythagore et ses disciples observaient une diète simple à base de pain, de miel et de légumes, une diète qu'il croyait plus saine qu'un régime carné (comme l'a démontré plus tard la science il avait sans doute raison). Pour Pythagore, comme pour la plupart des végétariens jusqu'à récemment, s'abstraire de la viande n'avait que peu de rapport avec le bien-être animal. Ce n'était pas pour elles, les autres créatures. C'était avant tout pour nous, les humains et combien être cruel impacte affecte notre psyché.

Aussi intelligent qu'il fut, Pythagore ne fonda pas tout seul ses conceptions diététiques. Il avait été largement influencé par les prêtres de l'ancienne Égypte, ou le concept de rejet volontaire de la viande avait cours depuis

cinq mille ans déjà. Il y avait certainement eu aussi des échanges d'idées entre Pythagore et ses illustres contemporains: Buddha et Mahavira (le réformateur du Jaïnisme). C'est sans doute plus qu'une coïncidence si les existences de ces grands philosophes se sont chevauchées et si leurs enseignements furent

au diapason. Mais bien que tous croyaient en la transmigraton des âmes et prêchèrent l'abstinence de chair animale, Buddha et Mahavira entreprirent de changer l'Asie alors que Pythagore et ses étudiants demeurèrent l'objet de railleries.

En conséquence pourquoi la consommation de viande a-t-elle persisté en Grèce? Le végétarisme a-t-il échoué parce que le nom de Pythagore n'était pas associé à une religion comme le

Bouddhisme ou le Jaïnisme? Peut-être. Il a sans doute aussi échoué parce que dans la Grèce antique la viande était consommée lors de festivités publiques qui cimentaient la société et dire non à la chair sacrificielle excluait de facto les Pythagoriciens: rejeter la viande c'était rejeter tout le système de la cité. La consommation de viande a certainement persisté en Grèce parce qu'il n'y avait pas d'empereur végétarien pour soutenir le mouvement abstentionniste de la manière dont le célèbre régulateur, Asoka, soutenait les enseignements de Bouddha.

En outre, à l'époque de Pythagore, la viande était considérée en Grèce comme l'aliment suprême des muscles herculéens, le carburant d'élection pour renforcer les performances des athlètes bien aimés—certains d'entre eux étant même presque exclusivement carnivores.



Kouros et cavaliers — dessin de Marion Legouy

Le lutteur Milo de Croton, par exemple, était connu pour consommer l'équivalent de dix kilos de viande par jour. Les anciens grecs tout comme les étudiants de Paul Rozin à l'université de Pennsylvanie croyaient «que vous êtes ce que vous mangez». Ils pensaient que consommer la chair d'une hirondelle était un remède contre l'insomnie et concluaient tout autant que manger du sanglier pouvait rendre un athlète fort. Mais l'élément qui joua en faveur de la romance grecque pour la viande fut probablement que les nourritures végétariennes des anciens méditerranéens n'étaient pas aussi appétissantes que celles servies en Inde, avec toutes leurs épices, leurs légumes et leurs fruits. De notoriété publique les épigones et successeurs de Pythagore se contentaient d'un quignon de pain, d'eau fraîche rehaussée d'un soupçon de vin tandis qu'en Inde les légumes mijotés aux épices étaient servis sur du riz parfumé accompagné de lait caillé aromatisé, de caramel au safran et de doux gâteaux à la mangue et à la grenade.

En dépit des enseignements de Pythagore, la consommation de viande a prévalu en Grèce, et tout au long de l'Antiquité, le végétarisme en Europe fut une philosophie élitiste, un territoire de réprobus. Dans la Rome des gladiateurs, le végétarisme était l'apanage des radicaux, ceux qui rejetaient le status quo. Si vous vouliez rester à l'écart des ennuis, il était préférable de dissimuler votre idéologie végétarienne sous un pavé de viande dans votre assiette. C'est ce que firent Sénèque, et le poète Ovide. Juste pour être en sécurité.

Extrait de *Meathooked: L'Histoire et la Science de notre obsession pour la viande, vieille de 2,5 millions d'années* par Marta Zaraska. Disponible sur Basic Books, membre du Groupe Perseus Books. Tous droits réservés © 2016, traduit par Cyril Skinazy.

## The story of the world's first vegetarian

**T**he bizarre story of one of the world's first modern vegetarians—and how his diet made him an outcast from society

Over 2,000 years ago, there was a man who could walk on water and heal the sick. He was a man of inner serenity and great wisdom; he was even said to have died and then reincarnated. His name was Pythagoras.

Kids today learn about Pythagoras in school because of his theorem on right-angled triangles: you may still recall the equation  $a^2+b^2=c^2$ . Pythagoras was also the first to suggest that Earth is round and that the light of the moon is reflected.

But there was more to his life's work than math and astronomy—although walking on water was likely not among his real achievements, just the stuff of legends. People said Pythagoras looked striking: He was very tall and handsome. “God-like,” some said. There was even a rumor that he was actually the son of Apollo and the grandson of Zeus himself. What also made him stand out was the way he dressed: he wore white robes and pants, an unusual style, since practically no one in Greece of the sixth century BCE dressed in trousers.

Yet his looks and his choice of fashion were not the reason why he became something of an outsider and a laughingstock for many comedy writers. The reason—or at least one of them—was his diet.

If you lived in Paris circa 1650 or in London in the 1830s, and you decided to stop eating meat, you wouldn't tell your friends you were

going vegetarian. You would probably tell them that you were going Pythagorean. Until the word vegetarian got coined in the nineteenth century, it was Pythagoras's name that was used to describe a diet that excluded animal flesh.

Pythagoras believed in metempsychosis, the transmigraton of souls. In one lifetime you could be born a human, but in your next you could well end up as a pig and get slaughtered for bacon. According to one story, Pythagoras once stopped beating a dog because he was convinced that in the yelps on the animal he recognized the voice of a dear friend.

If souls did truly migrate from humans to animals, how could anyone touch meat? What if the steak on your plate was made of your great-grandmother? To avoid such risks, Pythagoras and his disciples lived on a simple diet of bread, honey, and vegetables, a diet he also believed to be healthier than a meat-based one (as modern science shows, he was probably right). For Pythagoras, as for most vegetarians until quite recently, going off meat had little to do with animal welfare. It was not about them, the other creatures. It was all about us, humans, and how being cruel impacts our psyche.

As smart as he was, Pythagoras didn't come up with his dietary ideas all by himself. He was quite likely influenced by the priests of ancient Egypt, where the concept of voluntary rejection of meat was already known five thousand years ago. There might also have been some exchange of thoughts between Pythagoras and his famed contemporaries: Buddha and Mahavira (the reformer of Jainism). It appears as too much of a coincidence that the lives of these great philosophers overlapped and

that their teachings were so in tune. But even though they all believed in the transmigraton of souls and preached abstention from animal flesh, Buddha and Mahavira managed to change Asia, while Pythagoras and his students remained the subjects of ridicule.

So why has meat eating endured in Greece? Did vegetarianism fail there because Pythagoras was not associated with a religion like Buddhism or Jainism? Maybe. It also likely failed because in ancient Greece meat was usually consumed at public festivals that cemented the society and saying no to sacrificial flesh made Pythagoreans outcasts: to reject meat was to reject the whole system of the polis. Meat eating also likely endured in Greece because there was no powerful vegetarian emperor there who would support the meatless movement the way India's famed ruler, Asoka, supported the teachings of Buddha.

What's more, in the times of Pythagoras, meat was prized in Greece as the food to fuel Herculean muscles and boost the performance of beloved athletes—some of whom were quite carnivorous. The wrestler Milo of Croton, for example, was famed for consuming as much as twenty pounds of meat per day. The ancient Greeks, just like Paul Rozin's students at the University of Pennsylvania, believed that “you are what you eat.” They thought that consuming the flesh of a nightingale was a recipe for insomnia and would likely conclude that eating boars would make an athlete strong. But what was probably of particular importance to the Greeks' ongoing love affair with meat was that the vegetarian foods of the ancient Mediterranean were not as tempting to the senses as those

served in India, with all their spices, vegetables, and fruits. Followers of Pythagoras were known to subsist on little but bread, water, and a dash of wine, while in India vegetables stewed with spices were served on scented rice, follow by dishes of flavored curd, saffron caramel, and sweet cakes with pomegranates and mangoes.

Despite Pythagora's teachings, meat eating prevailed in Greece, and for the rest of antiquity, vegetarianism in Europe was but an elitist philosophy, a domain of outsiders. In the Rome of gladiators, vegetarianism was for radicals, for people who rejected the status quo. If you wanted to stay out of trouble, it was better to hide your veggie ideology behind a slab of meat on your plate. That's what Seneca did, and the poet Ovid. Just to be safe.

Excerpted from *Meathooked: The History and Science of Our 2.5-Million-Year Obsession with Meat* by Marta Zaraska. Available from Basic Books, a member of The Perseus Books Group. Copyright © 2016.

### BY COURTESY

Édité par Archibald & Archibald Publishers, bycourtesy-magazine@gmail.com; +33 (0)1 64 40 00 34; +33 (0)7 81 55 96 87. Direction de la rédaction: Cyril A. Skinazy. Ont contribué à ce numéro: Julien Bitoun, Slobodan Despot, Fiora Gandolfi, Marta Zaraska, Mark Mills, Cyril Aslan Skinazy; Mise en page et traductions: David Henry; Direction artistique: Nathalie Karanfilovic, Victor Jovceviski, Cyril Skinazy; Images: Anne Sophie Cochevelou, Thomas Levy-Lasne, Jordane Saget, Bachelot Caron, Eric Martin, Emmanuel Auger, Cyril Skinazy, Pascal Latil, Marion Legouy, David Henry; Publicité & partenariats: +33 (0)6 87 95 25 36. ISSN: 2270-8995.

# Anne-Sophie Cochevelou

*Trop n'est jamais assez*

Ce n'est pas un hasard si Anne Sophie Cochevelou a choisi Londres comme lieu d'élection de son exil artistique. C'est avec évidence que la capitale anglaise aussi à l'aise avec la tradition qu'avec l'excentricité peut accueillir sans ciller son maximalisme poétique. Ce qui n'empêche pas la Galerie Isabelle Gounod de l'exposer à Paris dans un one-woman show sensationnel.

**By Courtesy Magazine:** Ok Sophie, comment allez vous?

**Anne-Sophie Cochevelou:** Très bien et vous? Juste un peu fatiguée vu que j'ai travaillé la nuit dernière.

**BCM:** Vous travaillez beaucoup la nuit sur vos projets?

**ASC:** Non je travaille parfois la nuit dans des clubs à vendre des tickets ou au vestiaire pour compléter mes revenus de créatrice, mais oui concrètement être créatif c'est travailler jour et nuit pour s'en sortir!

**BCM:** Bien, bien, je vois que votre vie et votre art sont intimement liés. Vous devez toujours avoir le cerveau en ébullition!

**ASC:** Oui, il n'y a pas de limite entre la vie privée et professionnelle, ça me travaille tout le temps, j'en rêve même la nuit!

**BCM:** Vous vous réveillez avec des idées?

**ASC:** Oui, quand ça bloque, le mieux c'est d'aller se coucher, les idées sont toujours plus claires au réveil, elles prennent surtout forme dans cet entre-deux, cet état de somnolence qui précède le réveil.

**BCM:** Ok, comment vous procédez? Est-ce que le matériau est à l'origine de chaque projet? Ou bien est-ce que vous avez une idée qui surgit et ensuite vous vous mettez en quête du matériau?

**ASC:** Non, la plupart du temps l'idée vient du matériau, quelqu'un par exemple va me donner un sac rempli de lanière de cuir et je vais décider de faire une robe à partir de cette matière, la forme et la couleur imposant les contraintes du design final. Ce n'est que si j'ai une commande précise que je travaille d'abord par croquis et que je vais ensuite me mettre en quête du matériau idéal.

**BCM:** Qu'est-ce que vous préférez?

**ASC:** Je préfère travailler de la matière à l'idée, j'aime être comme un Bernard l'Hermite qui vient s'approprier une coquille vide, ne pas subordonner la matière à l'idée mais répondre à ce qu'elle appelle en creux. J'aime travailler dans la nécessité, du fait que la pièce finale ait cet aspect car je suis tombé sur ce matériau à ce moment précis et pas à un autre, cet instant où la contingence devient essentielle.

**BCM:** Comment a débuté ce projet? Est-ce que vous vous êtes inspiré de choses qui existaient déjà dans la mode? Je pense à Paco Rabanne par exemple.

**ASC:** Oui, Paco Rabanne était un architecte à la base donc il s'est servi des éléments de son «background» pour créer ses designs graphique. Mon background est surtout le théâtre donc mes pièces ont un aspect très performatif. J'ai été très inspiré par les créations de Jean Charles de Castelbajac avec les robes peluches par exemple.

**BCM:** Le théâtre? Vous racontez des histoires avec vos panoplies ultra foisonnantes?

**ASC:** Et aussi Jean-Paul Gautier, il est très inspiré par le théâtre et à beaucoup de robe à thème, par exemple la robe «pellicule de film». J'ai fait des études de théâtre et de littérature donc j'aime que mes pièces aient un aspect narratif, qu'une robe soit par exemple un petit compte de fée à elle toute seule.

**BCM:** Le fait que vous habitiez à Londres a joué un rôle dans l'extravagance de vos créations? Vous êtes plus délirante que Gautier et Paco Rabanne il me semble.

**ASC:** Ah merci c'est très gentil! Oui, j'ai déménagé à Londres. Cette ville m'a montré que la création dans la mode est sans limites, que les contraintes sont faites pour être dépassées. J'essaye de garder une certaine cohérence dans les pièces et l'harmonie des couleurs pour parvenir à un résultat que je juge esthétique mais après je pense que rien n'est jamais assez fou: More is more!

**BCM:** More is more! C'est un beau slogan! Comment est née la première pièce et c'était quoi?

**ASC:** La première pièce était une broche tête de Barbie, à la base j'avais trouvé cette broche au puces de Saint-Ouen et la grosse pierre du milieu s'était décollé donc j'ai décidé de la remplacer par une tête de Barbie et j'ai trouvé ça chouette et depuis j'ai expérimenté sur de plus grandes surfaces.

**BCM:** Donc le défaut, l'échec et l'erreur vous savez en tirer parti, les transcender et y voir une opportunité pour faire quelque chose de mieux?

**ASC:** Oui j'aime faire de la récup, trouver des objets dans les poubelles, leur donner une nouvelle chance, donner une autre vie

au rebuts de la société, les gens ne voient pas le potentiel créatif de ces objets rejetés. Je n'aime pas ce qui est tout beau tout propre, mais les choses un peu cabossées, qui ont une histoire.

**BCM:** Dans quel milieu avez vous grandi? Quelles lectures et situations vous ont marquée?

**ASC:** J'ai grandi dans un milieu plutôt bourgeois classique, mes deux parents étaient ingénieurs et voulaient que je sois aussi ingénieur. Je me suis toujours construite en opposition (mon père est polytechnicien et je me disais que je ne serai jamais aussi brillante que lui si je suivais sa voie).

**BCM:** Votre voie divergente a été bien acceptée?

**ASC:** Au début mes parents on eu peur, ça été le drame quand j'ai fait un Bac Littéraire, mais ils n'ont pas voulu que je fasse quelques chose de créatif tout de suite donc j'ai fait trois ans de prépa littéraire hypokhagne pour essayer d'avoir un «vrai» métier. J'ai été prise sur dossier à Normale Lyon mais je voulais vraiment faire quelque chose de plus créatif et là ils ont accepté.

**ASC:** Aujourd'hui ils me voient épanouie et indépendante financièrement donc ils sont très fiers et puis j'ai trois frères et sœurs qui font des études scientifiques donc cela rattrape!

**BCM:** La littérature joue un rôle dans votre création?

**ASC:** Oui j'ai eu la chance de pouvoir engranger un grand bagage culturel en trois ans, et notamment l'étude de la philosophie me permet de penser d'avantage par concept, derrière des créations colorées et farfelues il y a toujours une réflexion, comme dirait Nietzsche ça me permet d'être légère par profondeur!

**BCM:** Pourquoi Londres? Vous y avez fait des études?

**ASC:** Non en fait j'avais repéré depuis longtemps le master de mes rêves Performance Design & Practice avec un programme pluridisciplinaire unique en son genre, à la fin de ma deuxième khagne j'étais un peu paumée, je pensais même à faire une école de commerce (pour dire à quel point j'étais désespérée) et mon père m'a demandé, «Mais si tout était possible, que voudrais-tu faire?» Sans réfléchir j'ai dit «La Saint Martins School!», et il a dit: «Qu'est ce qui t'empêche de faire le dossier?» Et c'est mon père ingénieur qui m'a aidé à remplir le dossier. Aussi j'avais visité Londres au cours d'un voyage scolaire et je m'y étais vraiment sentie comme chez moi, et ce n'était qu'à 2h17 de Paris!

**BCM:** Qu'est ce qu'il y a Londres qu'il n'y a pas à Paris?

**ASC:** Les gens ont moins peur, sont moins frileux moins peur de s'exprimer, de s'habiller différemment, de monter leur start-up...

**BCM:** C'est à dire?

**ASC:** Il y a un esprit plus libéral, on donne leur chance au jeunes créateurs, on accepte les parcours différents, les profils atypiques.

**BCM:** Vous habitez dans quel contexte à Londres? Des amis artistes qui permettent une émulation, des échanges?

**ASC:** On accepte que les gens puissent avoir plusieurs activités et ne se cantonnent pas à un domaine. Par exemple faire à la fois les costumes et monter sur scène! J'habite en colocation dans l'est de Londres en quatre ans et demie je me suis constitué un bon réseau de gens créatifs qui sont à la fois très inspirants et des collaborateurs, c'est un petit microcosme, les gens s'entraident (ils se recommandent entre eux etc...)

**BCM:** Vous n'auriez pas atteint le même résultat à Paris?

**ASC:** Je ne pense pas, j'ai une amie qui fait des costumes à Paris et elle se sent assez seule.

**BCM:** Quelle est la différence concernant la manière dont vous êtes perçue à Londres et à Paris?

**ASC:** À Londres je passe presque inaperçue dans la foule des excentriques, les gens ont un regard très bienveillant sur moi (ou au pire indifférent) à Paris j'ai tendance à moins m'habiller pour ne pas subir les regards agressifs ou les remarques désobligeantes du genre «c'est Carnaval aujourd'hui?» Après par exemple j'ai beaucoup plus de presse en France car je suis d'avantage perçue comme un OVNI, alors qu'à Londres je ne suis pas si originale, j'exerce plus un effet de fascination en France.

**BCM:** Donc en France le prix à payer pour se distinguer c'est de se faire rejeter? voire attaqué?



—courtesy Anne-Sophie Cochevelou

# Too much is never enough!

It's not for nothing that Anne Sophie Cochevelou chose London as her playground during her artistic exile. The English capital is obviously just comfortable with tradition as it is with excentricity, and welcomes Cochevelou and her poetic maximalism without batting an eye. And none of this discourages the Isabelle Gounod Gallery from presenting the artist in Paris putting on here sensational one-woman show.

**By Courtesy Magazine:**

Ok Sophie, how are you?

**Anne-Sophie Cochevelou:** Very well, and you? I'm just a little tired because I worked last night.

**BCM:** You work a lot at night on your projects?

**ASC:** No, I sometimes work at night in clubs selling tickets or working the coat checkroom to make ends meet, aside from what I earn from my creative activities. But truly, being an artist means working day and night to get by!

**BCM:** Well, well, I see that your life and art are truly intertwined. Your brain must always be boiling!

**ASC:** Indeed, there's no boundary between private and professional life, each domain requires work all the time, I even dream about all this every night!

**BCM:** So do you wake up with fresh ideas?

**ASC:** Yes, when I have a mental block, it's better to head off to bed instead, one's ideas are always clearer upon waking, ideas above all take shape in that state between waking and sleeping, that last moment of sleep before the alarm clock goes off.

**BCM:** Ok, so how do you go about your creative work? Do your raw materials figure

in the genesis of your projects? Or does it happen that you have an idea, then you go off searching for what you will make them from?

**ASC:** No, most of the time the idea comes from the material, for example someone might give me a bag filled with leather straps, and which inspires me to make a dress from them, the shape and color imposing constraints as concerns the final design. It's only if I have a specific commission that I'll work first from sketches, which would then make me seek out the appropriate material.

**BCM:** Which way of working do you prefer?

**ASC:** I prefer making the material fit the idea, I like behaving like a hermit crab that takes up quarters in some empty shell. Rather than making the material fit my idea I work with them following the waves and vibrations found within. I like working according to necessity, considering that the final work of art will have this aspect because I came across this material at one moment and not another, that time when concerns of contingency become essential.

**BCM:** How did this project start? Are you inspired by already existing trends in fashion? I'm thinking of Paco Rabanne for example.

**ASC:** Yes, Paco Rabanne was an architect at first, thus he used elements of his "background" while coming up with his graphic designs. My background is mostly theater, so my works of art are echoes of theatrical performances. I have been quite inspired by the creations of Jean Charles de Castelbajac, his plush robes for examples.

**BCM:** And theater? You tell stories while

decked out in your outlandish costumes?

**ASC:** And Jean-Paul Gautier also, he is very inspired by theater and by dresses of so many themes, for example his "filmstrip" dress. I studied theater and literature, so I'd like my work to have a narrative aspect, that a dress should be a short fairytale all in itself.

**BCM:** Has the fact that you live in London played a role in the extravagance of your creations? You are more delirious than Gautier or Paco Rabanne I'd say.

**ASC:** Oh thank you, that's very kind! Yes, I moved to London. The city has shown me that creativity in fashion is limitless, that constraints are made to be transgressed. I try to keep some consistency in my works of art and a good harmony in the colors I use in order to end up with a result I consider pleasing. But then I realize that nothing is crazy enough: More is more!

**BCM:** More is more! What a great slogan! How was it that you made your first work of art, and what was it?

**ASC:** The first thing I did was a badge with Barbie's head on it, basically I found this pin at the Saint-Ouen flea markets, and the big stone in its middle had fallen off so I decided to replace it with a Barbie head and I found it cool, and ever since I'm working on bigger and bigger items.

**BCM:** So you know take advantage of defects, failure and error, to go beyond them, and see the opportunity to do make even better things?

**ASC:** Yes, I like recycling things, finding them in the trash, giving them another chance, another

life in the "rebus" of society, people don't see the creative potential of these castoffs. I don't like things that are all nice and clean, but rather those that are battered, which have a history to tell.

**BCM:** What social strata did you grow up in? What kind of public readings and situations have influenced you?

**ASC:** I grew up in a rather typical bourgeois setting, both of my parents were engineers and wanted me to become an engineer also. At that time I always in teenage rebellion (my father was *polytechnic* and I told myself that I could never be as brilliant as him if I followed his path).

**BCM:** Was your "other path taken" accepted well?

**ASC:** At first my parents were scared and it was a scandal for them when I decided to take a literary Baccalaureate. They did not want me to do creative things right away so I took preparatory literary classes for three years in order to get a "real" job. I applied at the *École normale supérieure de Lyon* but I really wanted to do something more creative, and there they accepted that. Today they see me satisfied and financially independent so they are very proud, and also I have three siblings who have taken scientific studies so that makes up the difference!

**BCM:** Does literature play a role in your creation?

**ASC:** Yes, I had the chance to garner a wide knowledge of culture in those three years, above all the study of philosophy, which allows me to think more by concept. Behind colorful and outlandish creations there is always a reflection, as Nietzsche would say, this knowledge

allows me to be light while reaming *deep!*

**BCM:** Why London? Did you do your studies there?

**ASC:** No, actually for the longest time I had my eye on the master of my dreams, Performance Design & Practice, which has a unique collaborative program, at the end of my second series of preparatory literary classes I felt a bit lost, I even thought of going to a school trade (that's how desperate I was) and my father asked me, "But if anything is possible, where do you want to go?" Without skipping a beat I said "The Saint Martins School!". And he said, "Then what's stopping you from applying?" And it was my father the engineer who helped me prepare my application. Also I visited London during a school trip, I really felt at home, and it was only two hours and 17 minutes from Paris!

**BCM:** What is there in London that we don't have in Paris?

**ASC:** People are less afraid, more open, less afraid to speak, dress differently, to start a new business...

**BCM:** Which is to say?

**ASC:** There's more of a "business" spirit, young designers are given their

chance, alternative career paths are accepted, as are unusual profiles.

**BCM:** What are your daily, social and working surroundings like in London? Do you have artist friends that inspire you, do you have exchanges with them?

**ASC:** That people might do different kinds of work, have kinds of jobs or businesses is perfectly accepted, they are not expected to confine themselves to one realm. Like making costumes, and going on stage, for example! I've been living with some roommates in East London for the last four and a half years, and I've gathered a fine network of creative people who are both very inspiring and sharing. It's a microcosm, people help each other, they recommend each other, etc...

**BCM:** You would not have enjoyed the same life in Paris?

**ASC:** I don't think so, I have a friend who makes costumes in Paris and she feels quite lonely.

**BCM:** What is the difference between how you are perceived in London and in Paris?

**ASC:** In London I go almost unnoticed in the crowd of eccentrics, people see me in a very kind light (or at worst indifferently). In Paris I tend to dress down so as not to put up with aggressive looks or derogatory remarks like "Say there, I didn't know it's Mardi Gras today!" Beyond that, I get a lot more press in France because I'm perceived more as a UFO, while in London I'm not so original, people are more fascinated with me in France.

**BCM:** So in France the price to pay for standing out is being rejected? Or attacked?



—courtesy Anne-Sophie Cochevelou

# 14 jours de jeûne

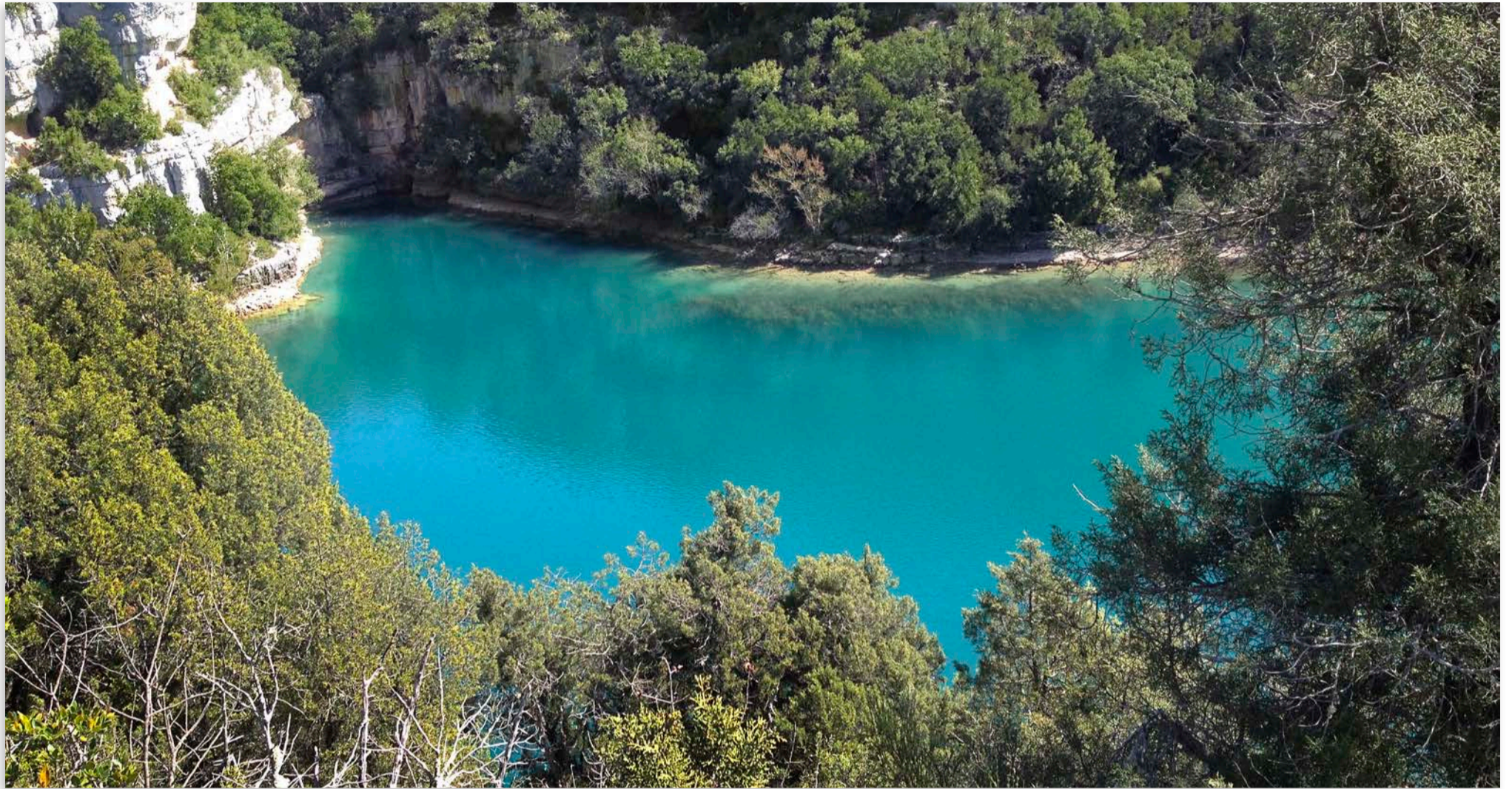
—par Cyril Aslan Skinazy

**E**n 1905 Upton Sinclair publie *The Jungle*. Le roman qui évoque la situation des ouvriers dans l'industrie de la viande et les conditions d'hygiène déplorables qui

lisais et écrivais sans cesse. Et, pour finir, il y eut un désir des plus voraces pour le travail physique. Autrefois, j'étais parti marcher pour de longues promenades et j'avais escaladé des

la vivacité et de la durée de la vie en cas de privation de nourriture, ainsi qu'une meilleure aptitude à résister aux traitements chimiques de maladies dégénératives.

Le nettoyage de l'organisme jusque dans les dernières demeures du sang n'est pas un vain mot. Foulée après foulée, dans les sentiers de montagne mon métabolisme puise à chaque



je sévissent connaît un immense succès, des tirages de plusieurs millions d'exemplaires et sera traduit en trente quatre langues. Six ans plus tard l'écrivain américain rédige un ouvrage dont le propos n'est pas moins révolutionnaire pour l'époque. Dans *The fasting cure* Sinclair relate sa conversion à la cure de jeûne, son édifiante conquête de la santé à travers la privation de nourriture.

Tout commence par une randonnée à dos de chevaux sauvages vers le Mont Hamilton en Californie. La femme qui chevauche à ses cotés et qui grimpe allégrement les collines lui conte une vie traversée de maladies et de douleurs physiques. Son actuelle santé resplendissante elle la doit à la pratique récurrente du jeûne absolu.

La conversation entre l'auteur et cette écuyère d'âge mûr au teint frais a lieu sous la pluie battante. Et alors que les randonneurs sont ballottés et lavés six heures durant par l'orage, la cavalière alerte avoue qu'elle n'a rien mangé depuis quatre jours.

L'écrivain à succès qui a souvent connu une condition physique chancelante trouve dans cet exemple frappant une raison d'espérer. L'occasion d'expérimenter lui aussi ce remède miracle lui sera donnée par l'un des pionniers de la conquête de la santé au Nouveau Monde, patron de presse millionnaire Bernarr MacFadden. Upton Sinclair sera l'un des premiers à s'initier à la cure de jeûne au MacFadden Sanatorium avec une telle satisfaction qu'elle tiendra lieu de révélation et lui inspirera son manifeste.

«Tout d'abord, il y eut un extraordinaire sentiment de paix et de calme, comme si chaque nerf fatigué du corps ronronnait tel un chat sous un poêle. Vint ensuite la plus ardente activité intellectuelle—je lisais et—je

montagnes, mais cela avait toujours été à contrecœur et un peu comme par compulsion. Maintenant, après le nettoyage en profondeur du jeûne, je me prenais à aller au gymnase et faire des exercices qui auparavant m'auraient littéralement brisé le dos, et je le faisais avec un engouement intense, et avec des résultats étonnants. Les muscles se mettaient à ressortir passablement du corps; je découvrais soudain la possibilité de devenir un athlète».

Dans sa longue histoire, le jeûne comme moyen thérapeutique a connu des fortunes diverses. Il a sans doute été mieux considéré dans l'antiquité qu'à l'époque moderne. L'Égypte ancienne le tenait même pour une nécessité impérieuse et Pythagore lors de son voyage au pays des pharaons l'avait adopté et pratiqué, tout autant qu'Hippocrate. Mais au XIX<sup>e</sup> siècle en Europe comme en Amérique l'abstinence nutritionnelle, loin d'être considérée comme un moyen de maintenir et recouvrer la santé, devient l'objet d'un féroce combat par les tenants de la médecine allopathique. Les 40 jours de jeûne réalisés par le docteur Henry Tanner devant un aréopage de médecins sceptiques voire carrément hostiles cristallisent parfaitement les enjeux de la pratique.

Le livre de Thierry de Lestrade, «Le jeûne, une nouvelle thérapie?» tiré du documentaire éponyme diffusé sur Arte, montre à travers de nombreuses expériences menées dans des pays dominés par le dogme de la chirurgie et de la pharmacopée, l'efficacité indiscutable du jeûne. Les plus mémorables sont les rémissions spectaculaires obtenues par Yuri Nikolaev en Russie sur des pathologies mentales considérées comme incurables, ou celles de Valter Longo à USC (University of Southern California) d'abord sur les levures, puis sur des souris dont le biologiste constate un net allongement de

## Une expérience fulgurante

C'est par une belle journée de juin que j'arrive à Aix en Provence. Laurent, solide carrure, épaisse chevelure argentée retenue par un catogan et teint hâlé est venu me chercher à la gare. À présent, à bord de sa Saab vintage nous roulons vers Bras d'Asse et la glace se rompt aisément. Je ne manque pas de l'interroger sur l'âge et le profil familial des participants à ce stage de jeûne et randonnée qui doit nous réunir pour une semaine. «Tous âges à partir de la vingtaine» me dit mon nautonier, «des couples autant que des célibataires». Souvent des gens—me précise-t-il—qui viennent dans une période de remise en question de leur vie privée ou professionnelle».

Après avoir longé un dernier champ de lavande, la grosse berline grimpe un sentier caillouteux qui mène à un ensemble de bâtiments joliment rénovés, côtoyant quelques murs en quête d'une nouvelle jeunesse.

Après m'être installé dans l'une des chambres en étage, immaculée et confortable, je fais la connaissance de mes condisciples autour d'un breuvage aux vertus radicales: un plein verre d'eau mêlé d'une bonne dose de chlorure de magnésium à boire impérativement en entier. À l'heure où j'écris ces lignes cela reste bien au delà de la privation de nourriture ou des longues marches dans la chaleur caniculaire, le souvenir le plus «cruel» de mon expérience.

Une fois cette épreuve de purgation passée il m'est donné de vivre la plus formidable aventure intérieure, hygiénique, philosophique, sociale et humaine que l'on puisse imaginer. Ce jeûne de presque six jours complets est un véritable voyage quantique dont je peux éprouver l'effet régénérateur au cœur même de mes cellules et de mon mental.

respiration profonde et dans tout le superflu corporel de quoi se sustenter, alors que de puissants mécanismes de régénérescence se mettent en œuvre. Cet air embaumé de pin et d'herbes sauvages qui traverse mes poumons, clarifie mon esprit, abolit le temps et la chronologie. Même si sur les paliers à flanc de colline je suis parfois au bord de l'asphyxie, je ressens cette épreuve comme une véritable bénédiction car je sais le bien être qui s'ensuivra après avoir goûté la fraîcheur d'un torrent ou plus tard celle de la piscine. Et le bouillon de légumes, sujet de multiples plaisanteries gastronomiques n'entravera pas ma bonne humeur, ni celle de mes compagnons.

Je dois souligner que la réussite de cette aventure tient autant au protocole éprouvé, sans danger sur des organismes sains, qu'au savoir-faire de nos amphitryons Sandrine et Laurent qui savent allier fermeté, souplesse, enthousiasme et humour.

La disparition miraculeuse de douleurs articulaires, la vivacité physique et intellectuelle, un regain accru de confiance en mes capacités qui ont suivi cette semaine d'intense purification n'ont pas effacé l'atmosphère joyeuse et solidaire d'une aventure que je souhaite vivement renouveler et qui m'apparaît comme une pratique d'hygiène de vie, essentielle.

*Une mention spéciale à mes chaleureux compagnons d'aventure, Nicolas, Yaëlle, Ingrid, Gilbert, Catherine, Pascale, Sandra, Chantal et Olivier.*

**Jeux, Jeûne, Randonnée en Haute Provence**  
Sandrine & Laurent Bervas  
Tel: 07 89 60 83 21  
E-mail: sandrinedesaintjeannet@gmail.com  
Site web: www.jeux-jeune-rando.com

## 144

—by Cyril Aslan Skinazy

In 1905 Upton Sinclair published *The Jungle*. The novel that describes working conditions in the meat industry and horribly unsanitary conditions found there was a huge hit, several million copies have been printed and the book has been translated into thirty-four languages. Six years after that the American writer released another book whose subject was no less revolutionary for its time. In *The fasting cure* Sinclair tells how he was won over by the fasting cure, his edifying success in health through food deprivation.

It all starts with a trek, riding wild horses to Mount Hamilton, California. The woman rides alongside him while blithely climbing the hills, telling her life story marked by illness and physical pain. She owes her current resplendent health to regular and absolute fasting.

The conversation between the writer and the experienced horse rider with a calm look on her face carried on under a fierce rainstorm. And while the horse riders were blown around and drenched in the storm for six hours, the woman admitted that she had not eaten for four days.

A successful writer who has often suffered weak health would find reason for hope in this striking example. An opportunity to try this miracle cure was also given to him by one of the leading lights seeking the secrets of health in the New World, the millionaire press baron Bernarr McFadden. Upton Sinclair was one of the first to learn the benefits of the fasting cure at the McFadden Sanatorium, and was so happy with his experience there that he adopted the place as a sanctuary of revelation, inspiring his manifesto.

“At first, I enjoyed an extraordinary sense of peace and calm, as if every nerve of my tired body was purring like a cat in front of a fireplace. Then came a much more intense intellectual activity, I read and I read, and wrote endlessly. And finally, a ravenous desire for physical work came over me. There were other times when I went out on long hikes, climbing mountains, but it was always reluctantly and a bit by compulsion. After the deep cleaning of fasting, I started going to the gym, doing exercises that previously would have literally broke my back, I did it with intense passion and with amazing results. My muscles started rising out from my body; I suddenly noticed I could become an athlete.”

In its long history, fasting as a therapy has had mixed fortunes. It was probably better regarded in antiquity to as compared to our era. It was even considered him an imperative necessity in ancient Egyptian and Pythagoras, during his trip to the land of the pharaohs, adopted

and practiced fasting, as did Hippocrates. But in the nineteenth century in Europe and the Americas nutritional abstinence, far from being considered a way of maintaining and restoring health, became the subject of fierce debates among the proponents of allopathic medicine. The 40-day fast undertaken by Dr. Henry Tanner before a panoply of doctors who were either skeptical or downright hostile perfectly sums up the medical world's resistance to this practice.

Thierry de Lestrade's book, *Fasting, a new therapy?*, based on the documentary of the same name broadcast on the French TV channel Arte, demonstrates how indisputably effective fasting is through many studies carried out in countries subjugated by the dogma of the traditional scientific medicine. The most memorable of these studies are the cases of healing and rediscovered health conducted by Yuri Nikolaev in Russia on mental illnesses considered incurable, or those of Valter Longo at the University of Southern California, first with yeast then on mice. The biologist observed

a remarkable improvement in the liveliness and life expectancy when subjects ate less, as well as a better ability to withstand chemical treatments of degenerative diseases.

### A dazzling experience

It was a beautiful day in June when I went off to Aix-en-Provence. Laurent, tan, solidly built, with thick silver hair tied back in a ponytail picked me up at the station. Riding in his vintage Saab we headed off towards Bras d'Asse and the ice broke easily. I was wondering about the age and family profile of the participants in the fasting and hiking workshop that would last a week. “They are of all ages, from twenty on up” said our leader, “with as many couples as there are singles”. People often tell me they've decided to come after entering a period of questioning about their private or professional life”.

After driving along one last immense lavender field the sedan climbed a rocky path leading to some beautifully renovated buildings alongside some walls in need of similar renovations.

After settling in to one of the immaculate and comfortable rooms upstairs, I met my companions for the week around beverages of radical qualities: a full glass of water mixed with a generous dose of magnesium chloride which should at all costs be drunk all in one swig. As I am writing this, drinking the magnesium chloride water remains the cruelest memory of my week's experience, much more than the food deprivation or long hikes in scorching heat.

Once I'd passed this test of fasting I went on to experience a most impressive inner adventure, as hygienic, philosophical, social and human as one can imagine. This fast lasting almost six full days was a quantum journey during which I could feel the regenerative effects in the very core of my cells and in my mind.

The “cleaning of my body”, out to the last nooks and crannies of my entrails is not an empty expression. Stride after stride in the mountain trails my body drew sustenance from each deep breath and from whatever unnecessary bodily elements, while powerful regenerative processes swung in to action. The balmy air of pine and wild grass flew about my lungs, clearing my mind and making time stand still. Though I sometimes felt I was about suffocate while hiking steep hillsides, I experienced these sensations as blessings because I was sure of the improved wellbeing I would enjoy after tasting the freshness of a cold mountain stream, or later the cool water in a swimming pool. Even vegetable soup, the subject of so many gastronomic jokes, would never dampen my good mood, nor that of my companions.

I must emphasize that the success that week's experience owes as much to the director's tried and true program, harmless to anyone in good health, as to the skill of our guides Sandrine and Laurent who are masters in combining firmness, flexibility, enthusiasm and humor.

The miraculous disappearance of pain in my joints, the rise in my physical and mental alertness, and the return of confidence in my abilities that followed that week of intense purification will in no way make me forget the happy and supportive atmosphere of an adventure that I would love to do again, and which I figure is an essential chapter in a healthy way of life.

*Special thanks go out to my fellow travelers on the retreat for being such enjoyable company: Nicolas, Yaëlle, Ingrid, Gilbert, Catherine, Pascale, Sandra, Chantal and Olivier.*

Jeux, Jeûne, Randonnée en Haute Provence  
Sandrine & Laurent Bervas  
Tel: 07 89 60 83 21  
E-mail: sandrinedesaintjeannet@gmail.com  
Web site: www.jeux-jeune-rando.com



# hours of youth

# Étaient-ils bleus? Étaient-ils verts?



—une élégie de Cyril Skinazy

Elle avait le regard changeant  
Sirène jouant avec l'azur  
Celui qu'elle portait sur les gens  
Ensorcelait comme un fruit mûr

Était elle brune était elle rousse  
Seul le soleil le savait  
Ses mèches étaient un feu de brousse  
Qu'une ombre pouvait raviver

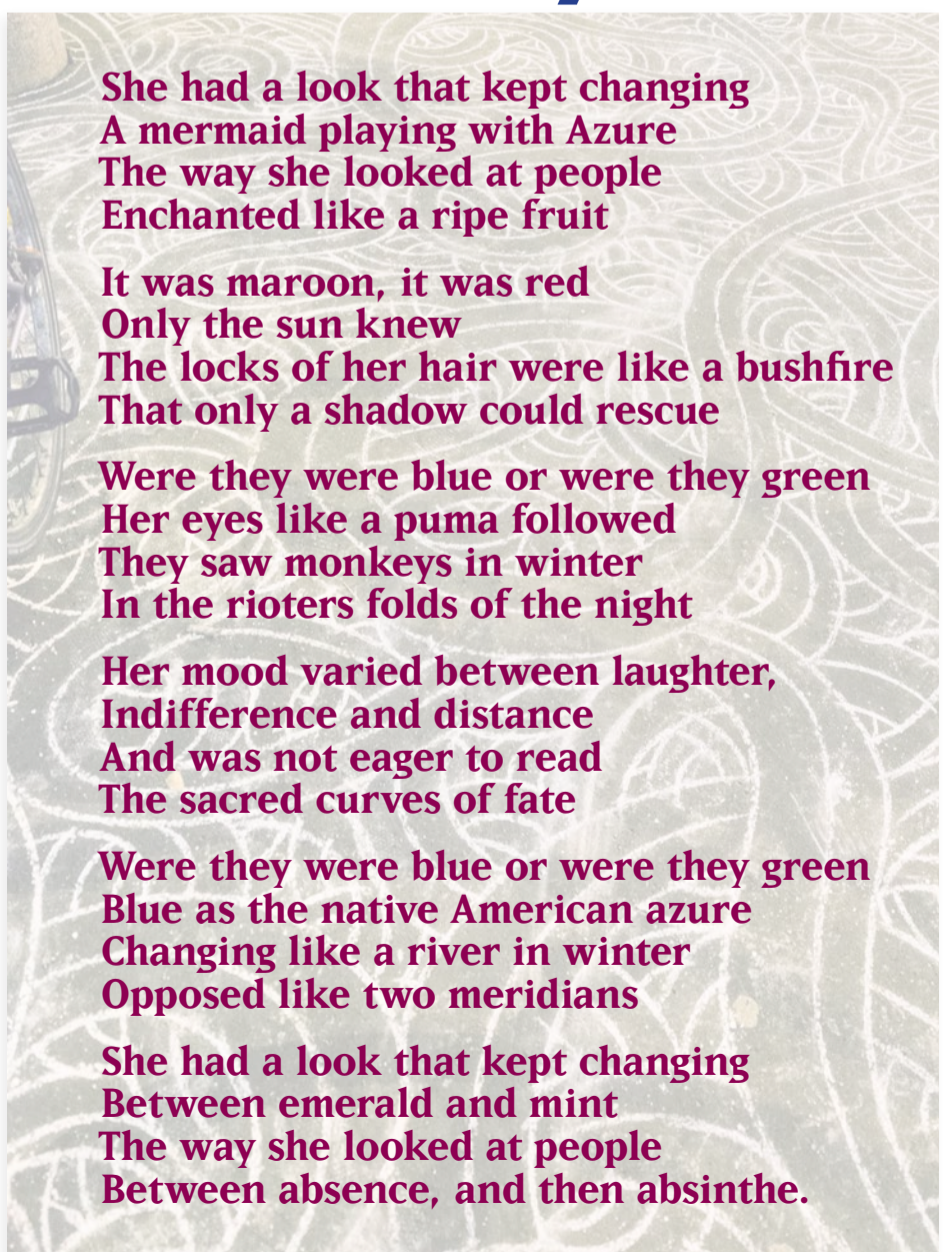
Étaient-ils bleus étaient-ils verts  
Ses yeux de puma poursuivi  
Ils voyaient des singes en hiver  
Dans les plis mutins de la nuit

Elle oscillait entre le rire  
L'indifférence et le lointain  
Et ne s'empressait pas de lire  
Les courbes sacrées du destin

Étaient-ils bleus étaient-ils verts  
Bleus comme l'azur amérindien  
Changeants comme un fleuve en hiver  
Opposés comme deux méridiens

Elle avait le regard changeant  
Entre l'émeraude et la menthe  
Celui qu'elle portait sur les gens  
Entre l'absinthe et puis l'absente.

# Were they blue? Were they green?



She had a look that kept changing  
A mermaid playing with Azure  
The way she looked at people  
Enchanted like a ripe fruit

It was maroon, it was red  
Only the sun knew  
The locks of her hair were like a bushfire  
That only a shadow could rescue

Were they were blue or were they green  
Her eyes like a puma followed  
They saw monkeys in winter  
In the rioters folds of the night

Her mood varied between laughter,  
Indifference and distance  
And was not eager to read  
The sacred curves of fate

Were they were blue or were they green  
Blue as the native American azure  
Changing like a river in winter  
Opposed like two meridians

She had a look that kept changing  
Between emerald and mint  
The way she looked at people  
Between absence, and then absinthe.





# Shelly d'Inferno

Plus d'un siècle et demie après la naissance d'Oscar Wilde sa fameuse injonction «il faut faire de sa vie une œuvre d'art» trouve un écho croissant parmi les artistes modèles ou performers dont le corps constitue non seulement le moyen mais bien le support d'expression. Shelly d'Inferno, ici photographiée par Pascal Latil (coiffure Christophe Pujol) est l'une des plus douées adeptes du genre.



# De l'amour, de l'humour et du chien!

Dire de Dan qu'il traverse une mauvaise passe serait très en dessous de la réalité: alors qu'il vient de perdre son boulot, sa petite amie lui annonce qu'elle le quitte. Cerise sur le cupcake, elle lui laisse Doggo, le chien le moins sexy que la Terre ait portée.

By Courtesy publie un moment de cette rafraîchissante comédie britannique.

**D**oggo passe une excellente nuit. Pas moi. Allongé sur le dos, je le sens à travers la couette, appuyé de tout son poids contre ma cuisse. Il doit trouver le contact rassurant, comme moi d'ailleurs, parce que dès que je bouge un peu la jambe, il se déplace en même temps. Peut-être est-ce une ancienne habitude—il dormait sans doute sur le lit de son ancien maître—et lui a fallu tout ce temps pour se sentir assez en confiance et faire pareil avec moi. Il tressaille dans son sommeil, pousse un petit gémissement. De quoi peut-il rêver? De son ancienne vie?

C'est bizarre, je n'ai jamais réfléchi à ça avant. Je ne sais quasiment rien de son passé Clara m'a simplement dit que ça n'était

pas un chien abandonné, qu'il venait d'une bonne maison où il était heureux. Je veux bien le croire. Il n'est ni craintif ni rétif comme un chien qui aurait souffert. Ce n'est pas une de ces pauvres bêtes qui tremblent de tous leurs membres dès qu'elles-mêmes espèrent recevoir ne serait-ce que la plus passagère des attentions. Certes il aime qu'on le caresse, mais il n'hésite pas à vous faire comprendre d'un regard impérieux qu'il en a assez. Je ne l'en respecte que plus. Il est indépendant, sur de lui sans jamais céder à la prétention, conscient de son intelligence mais sans vantardise; quant aux illusions dont il se berce sur son apparence, elles sont touchantes. Si je devais le comparer à un personnage de la littérature, ce serait Hercule Poirot.

Ah Hercule! Enfin un nom qui lui irait bien à ce petit galopin. Prononcé à la française, bien entendu. En anglais ça fait trop penser au héros grec et à ses douze travaux. Le courage et la force ne sont pas des qualités que j'associerai spontanément à Doggo. Hercule... Oui c'est pas mal, mais pas encore mieux que Doggo.

Je pose la main sur lui aussi doucement que possible pour ne pas le réveiller. Est-ce la chaleur de son corps ou le mouvement régulier de sa cage thoracique qui se soulève, toujours est-il que je ne tarde pas à le rejoindre au pays des songes.

*En attendant Doggo*, de Mark Mills, Belfond Éditions.

—courtesy Cyril Skinazy



# Labyrinthes métaphysiques

Un artiste n'est pas un illusionniste qui ambitionne de mystifier les foules par son savoir-faire ou sa virtuosité. Plus que jamais il doit remuer les sangs ou bien ouvrir des portes vers d'autres mondes. Jordane Saget, armé de sa seule craie ouvre des territoires qui sont comme les circonvolutions d'un cerveau planétaire.

An artist is not a magician seeking to mystify audiences with his skills or virtuosity. More than ever he or she must make blood boil while opening doors to other worlds. Armed only with his chalk, Jordane Saget opens the way to territories resembling the convolutions of a planetary brain.



—photo par David Henry





# Crazy girls living fast as a rock 'n' roll beat



## POLKA DOTS

81

En 1957, lorsque le bluesman Buddy Guy a quitté sa Louisiane natale pour aller tenter sa chance à Chicago, il promet à sa mère qu'il allait gagner suffisamment d'argent pour lui offrir une Cadillac à pois. Il n'aura pas le temps de tenir sa promesse, mais garde encore une trace de ce serment dans son obsession visuelle des fameux Polka Dots.

Ce motif en noir et blanc (ou blanc et noir selon les versions) est devenu indissociable du bluesman, qui ne fait jamais un concert sans sa chemise ou sa guitare à pois. Il en a même fait un modèle signature chez Fender, une strato qui impose son motif comme un défi lancé au guitariste qui la prend en main : tu serais parti à Chicago en lâchant tout comme ça, toi ? Tu aurais été assez bon pour devenir un grand nom dans le Chicago des années 60 ? Tu penses que ton jeu mérite les pois ?

Chacun négocie avec sa conscience comme il peut, mais une chose est sûre : on ne joue pas à la légère avec les Polka Dots.



## ODE À LA SIMPLICITÉ

95

Paraît-il qu'il y a des guitaristes qui aiment accumuler les pédales entre leur gratte et leur ampli, des gens qui aiment se compliquer la vie quoi... Une boîte pour ceci, une boîte pour cela, un rack en plus, des pédales pour contrôler d'autres pédales... Comme si il n'y avait pas déjà assez à faire avec les six cordes et les quelques switches de cette bonne vieille Jaguar. Ma guitare date de 63, mon ampli aussi, et si on avait inventé mieux entre temps j'en aurais entendu parler. Il n'y a que mon jack qui est plus jeune que moi. Bien sûr pour avoir le gros son il faut jouer fort et rentrer dans les cordes, mais ceux à qui ça ne plaît pas ne sont pas obligés de venir !

Pour survivre dans ce monde  
résolument hostile

Il est bien nécessaire  
d'avoir un peu de style

Le style c'est une façon  
de tirer son épée

Bien plus qu'une manière  
d'être bien sapé\*

To survive in this world  
so furiously hostile

Remember to  
protect yourself  
with dashing style

The style is a manner  
to pull off your sword

Much more than  
to wear suits of a  
rich dandy lord



\*Tiré de «Diététique pour rester célèbre», Cyril A. Skinazy

# Raw painting



—courtesy Thomas Lévy-Lasne

Peintre et dessinateur particulièrement doué, Thomas Lévy-Lasne qui fut l'assistant du critique Hector Obalk et ne dédaigne pas à l'occasion donner des conférences ou faire l'acteur, produit des tableaux aussi poétiques que sensuels. Une œuvre exaltante servie par une élégante virtuosité.

A particularly gifted painter and draftsman, Thomas Lévy-Lasne was assistant to the art critic Hector Obalk and is not averse to giving lectures from time to time, or behaving like an actor sprung from paintings that are as poetic as they are sensual. His exhilarating work is well served by an elegant virtuosity.

# Amour à Venise

—par Fiora Gandolfi

Venise est la ville de l'amour et de la séduction parce qu'elle est une ville double, instable, toujours et pourtant jamais la même comme l'amour.

Mais pour trouver l'amour à Venise, il vaut mieux cependant, l'emporter dans ses bagages. Avoir sa provision d'amour est nécessaire. Car pas de jeunesse, pas de discothèque, pas de sex-shop, pas de prostitution qui n'aient été éjectés sur la terre ferme, à Mestre ou sur le Terraglio, la route plantée d'arbres par Napoléon et qui mène à Trévise. On y trouve des déesses noires, symboles de l'abondance et de la fertilité et qui auraient plu à Fellini, de féériques créatures blanches des pays de l'Est, aux proportions des sculptures de Giacometti.

À Venise tout de même se trouve une maison complaisante et très secrète en face de la Calle dei Preti à Santa Maria Formosa.

Au dernier étage, des orientales ferment les rideaux quand le ministre arrive dans cette ville aux palais somptueux habités par des riches et des vieux retraités.

Une dichotomie profonde coupe Venise en deux: c'est la ville du virtuel et du corporel, c'est la ville de la passion et de la mort; beaucoup de cadavres d'intellectuels ont été rapatriés en secret après leur suicide. C'est la ville qui cache des palais de dentelle plantés sur une légion d'esclaves invisibles: troncs écorchés, enchaînés qui soutiennent des édifices paraissant flotter sur les eaux de la lagune.

À Venise se côtoient la ville virtuelle, celle dont tout le monde rêve, et la ville du quotidien où tout est différent. Il y a deux villes qui se superposent pour les amoureux tombés dans les bras de la Sérénissime et qui s'acheminent dans son noir labyrinthe de ruelles, sans peur. Aucun Minotaure ne s'y cache, aucune Ariane n'y attend le voyageur, aucune roue ne menacera la promenade des amants. Les rues sont couvertes d'eau et les lions volent comme disait Cocteau.

À Venise vous pourrez également tomber sur un gondolier sinologue, Gabriele Foccardi, car enfoncer la rame dans l'eau du Grand Canal fait gagner plus d'argent que de tremper son pinceau dans l'encre de chine pour tracer des idéogrammes. Les couples viennent dans cette ville pour y jouer une performance: l'histoire de leur amour. Ils se laissent aller, tranquilles, comme devant leur ordinateur branché sur un site web. Le site de Venise a l'avantage de vous envelopper totalement, sollicitant non seulement la vue mais les autres sens réunis. Les amants se promènent main dans la main, dans un paysage irréel de palais qui se reflètent dans l'eau, s'y brisent et s'y recomposent au passage des gondoles. Par ce jeu incessant, la ville pénètre aussi dans le corps par osmose à travers tous les pores.

Les bruits de Venise donnent des frissons: le doux clapotis vaginal des gondoles amarrées sur le Grand Canal, le cri de souffrance des amarres des vaporetti, écho d'une musique de Luigi Nono. Les narines sont sollicitées par

les odeurs disparues des grandes villes: l'odeur blanche, mystique du four à pain. L'odeur du brouillard. L'odeur des algues. Le toucher, sens mineur et méprisé comme l'odorat, trouve

ce sujet. La mort est un secret indécent, sans aucun intérêt pour le mythe d'une ville qui a choisi de se nommer Sérénissime. Dans chaque cadavre il y a l'excès d'une vérité absolue qui

trouble l'élégance frivole de la ville de l'amour.

Les amoureux viennent à Venise pour rapporter chez eux une série de photos ou un film qui certifie que leur voyage d'amour a été bien réel.

Les japonais mariés en vrai dans leur pays filment une fausse cérémonie dans un salon hôtel complaisant du Lido, transformé en ca'Farsetti, siège de la vraie mairie. Un faux maire qui ne ressemble pas du tout à Franco Costa et encore moins à Massimo Cacciari donne les alliances et prononce «vi dichiaro marito et moglie.» L'acteur qui joue le rôle du maire, en général un videur de boîte de nuit, exige 500.000 lire (280€) pour sa prestation. C'est un bel italien style cornetto Algida; il fera son effet dans la vidéo souvenir avec sa veste traversée par

le ruban municipal bianco rosso e verde et or. Les japonais filment le rituel de l'anneau

et du gâteau, la promenade en gondole avec la mariée noyée dans une barbe à papa de tulle de nylon.

Arrivés dans la Sérénissime, les couples provinciaux deviennent acteurs d'une performance de grands acteurs: ils exhibent des Borsalino, des cigares hors de prix, ils dégustent des cappuccini au Caffè Florian. Ils filment en posant pour la photo. *Clik:* Toile de fond, la place Saint Marc. Premier plan les pigeons agglutinés sur la tête et les épaules des amants qui ne se rendent pas compte de la lèpre qui mutile leurs horribles pattes rouges.

*Clik:* Dernières marches du pont du Rialto, après l'ascension. Les amoureux fatigués, s'appuient pour la photo sur la balustrade. Ils ne sentent pas que la rugueuse pierre d'Istrie caressée pendant des siècles est devenue à cet endroit lisse et tiède comme l'intérieur d'une cuisse de femme.

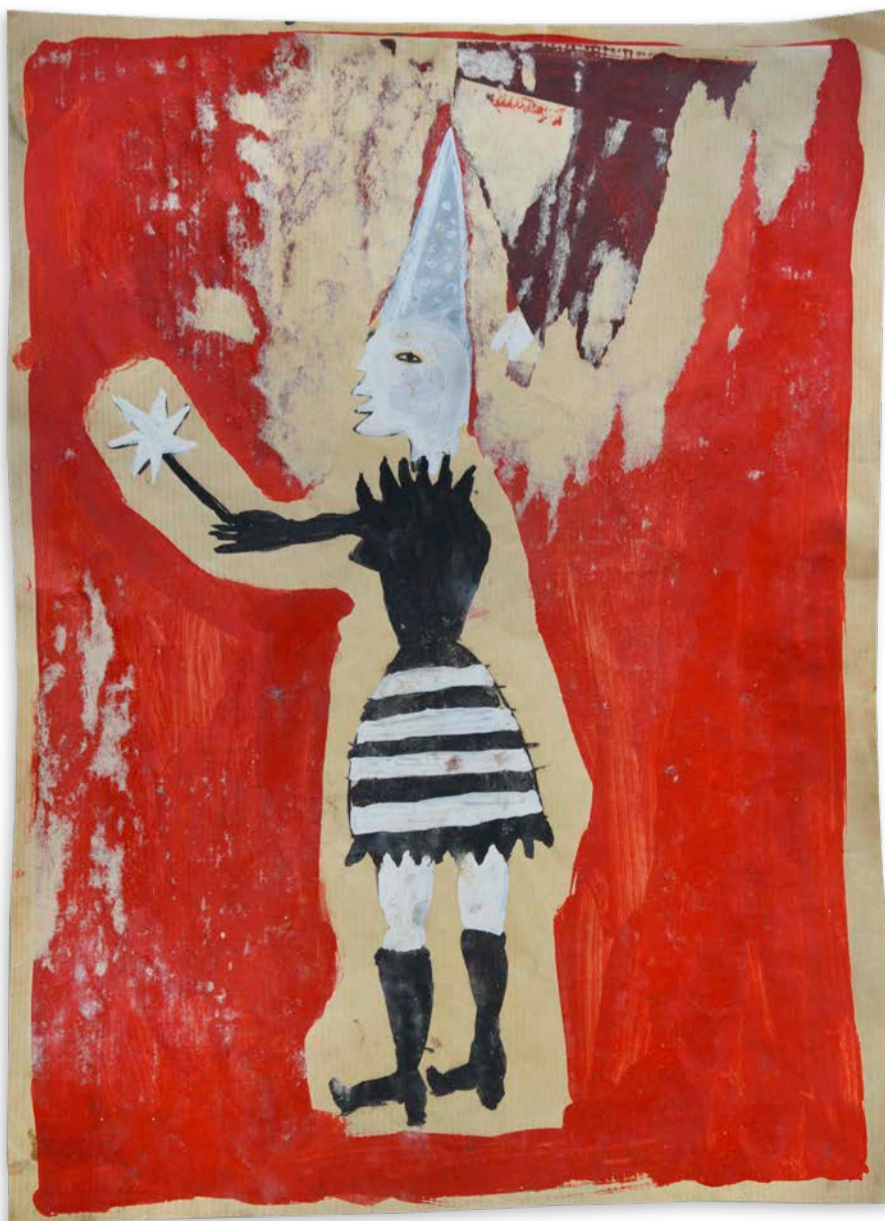
*Clik:* Sur le ponte della Paglia, les amants sont photographiés entrelacés tel le serpent et la salamandre. «Ah! Le pont des soupirs...» Le guide leur explique que les soupirs provenaient du dépit des prisonniers conduits dans leur geôle. Ils préfèrent croire que c'est le soupir des amants dans les gondoles. La vérité est ce qui fait plaisir.

Et pourtant à Venise le don précieux des échanges des corps était très à la mode. Les courtisanes telles celles peintes par Carpaccio possédaient le charme du sexe et de la culture. Elles étaient des geishas à l'italienne. Elles écrivaient, chantaient et composaient de la musique, connaissaient le latin et le grec. Henri III de passage à Venise ne laissa pas passer l'occasion de goûter aux charmes de Veronica Franco, l'une des courtisanes les plus fameuses de l'histoire. À Venise est née la première femme qui aie osé faire des études universitaires au monde. Elena Lucrezia Cornaro, noble née en 1646, elle fut la première femme titulaire d'un doctorat d'université.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle Venise était aussi connue pour ses «casini», espaces secrets et minuscules, élégants petits appartements cachés dans les sombres ruelles autour de la place Saint Marc. On en dénombrait une centaine, munis d'une sortie de secours garantissant la fuite des joueurs et des amants. Les serveurs qui n'avaient pas le droit de voir le visage des invités, leur servaient le chocolat, le thé et les gâteaux à travers une petite ouverture qui s'entr'ouvrait entre la cuisine et le salon. Une dizaine de ces jolis casini appartenaient aux femmes très respectées de l'aristocratie, tel le casino Venier, siège actuel de l'Alliance française sur le pont des Baretteri.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle était du point de vue de l'amour bien plus avancé que le nôtre en cela que les épouses nobles avaient le droit de posséder une «garçonnière», le mari et les familiers faisant semblant de n'en rien savoir. La citation en vogue à l'époque était la célèbre dédicace à Lesbia de Catulle, poète romain né à Sirmione dans la Vénétie: «Vivons et aimons nous sans tenir compte des marmottes des vieux.»

—tableaux courtesy Cyril Skinazy



Mieux qu'un magazine, un club!



# Love in Venice

—by Fiora Gandolfi

**V**enice is the city of seduction and love, because it is a city with many faces, unstable, always and yet never the way it goes as in love.

But to find love in Venice, it's better to bring it along in your luggage. Having your own supply of love is essential. Because there's no youngsters, no disco, no sex shops, no prostitution that have found their way on to dry land, in Mestre or in Terraglio, the road planted with trees by Napoleon that leads to Treviso. Black goddesses are found there, a symbol of abundance and fertility that would have pleased Fellini, fairy white creatures of Eastern Europe, as huge as Giacometti's sculptures.

There's an unassuming and very private home in Venice in front of Calle dei Preti in the Santa Maria Formosa quarter.

On the top floor, women from the middle east close the curtains when a minister arrives in this city dotted with sumptuous palaces inhabited by the rich and old retirees.

A deep dichotomy cuts Venice in two: it's a city filled with what is virtual and physical, a city of passion and death; many intellectual's bodies have been repatriated in secret after they committed suicide. It is the city with palaces decorated like lace, built on legions of invisible slaves, tree trunks chained together supporting buildings seem to float on the lagoon waters.

In Venice the virtual city, which everyone dreams about, lives side-by-side the everyday city where everything is different. There are two cities that overlap for lovers who have succumbed to the charms of the Serenissima, and fearlessly wander about the dark maze of narrow streets. There's no Minotaur hiding there, no Ariane awaits the visitor there, no motor vehicles will bother walking lovers. The streets are covered with water and lions fly, as said Jean Cocteau.

In Venice you will also come across

a gondolier who is also a specialist of China, Gabriele Foccardi. Pushing an oar in the waters of the Grand Canal costs less than dipping his brush in ink while drawing ideograms. Couples come to this city to play out a scene in a play: the story of their love. They let themselves go, tranquilly, as is they're looking at a web site on their computer. Where Venice is located has the advantage of completely enveloping you, calling not only on the sense of vision but the other senses combined. Lovers walk hand in hand, in a surreal landscape of palaces reflected in the water, reflections which break up and come back together as gondolas go by. In this endless game, the city penetrates one's body by osmosis through every last pore.

The sounds of Venice send shivers down one's back: the gentle lapping sounds of water on gondolas moored on the Grand Canal, the cry of suffering moored vaporetti, echoed in the music of Luigi Nono. One's nostrils are awoken by

smells which have long since disappeared from big cities: a white kind of smell of a mystical bread oven. The smell of the fog, the smell of seaweed. The sense of touch, a lesser sense scorned as is the sense of smell, comes back to the forefront in the subtle sensibility of Venice. One's feet listen to the bumps in the sidewalks. Certain steps make you feel the moisture of the grass, others the moss growing between the cobblestones. Other footsteps land harder on the old soil from the belly of a volcano. There are footsteps that teach nothing, walking on smooth new pavement where solidified lava would have seemed to belong too much to the past (it's sold to American and Japanese cities, etc...) Venice is the only city where the sound of one's own footsteps can be heard along with the vibrations of one's own body.

Love and Death: top secret. In silence, thousands of foreigners have come to commit suicide in the hotel rooms of Venice. This phenomenon has been the subject of a doctoral thesis at the University of Padova. The scene is always the same. The bottle of pills on the

night table next to a book by Thomas Mann... a complicit silence hides all these corpses: the victims' relatives, hotels, newspapers, even the city government say as little as they can about such events. Death is an indecent secret, of no

video souvenir with his jacket crossed by the municipal white red, green and gold ribbons. The Japanese film the ritual of the rings and the cake, the gondola ride with the bride lost in a nylon mesh cotton candy wedding gown.

Once they've arrived in the Serenissima, couples from the rest of Italy play roles in a performance of the great actors: they show off with expensive Borsalino cigars, and drink cappuccino at Caffè Florian. They shoot videos while posing for photos. *Click*: Backdrop, St. Mark's Square. In the foreground are pigeons landing on the heads and shoulders of lovers who have no idea that leprosy mutilates their scabrous red legs.

*Click*: On the bottom steps on the Rialto Bridge, after walking up. The tired lovers lean on the railing for their photo. They don't notice that the rough Istrian stone, cherished for centuries in this spot has become smooth and warm like the inside of a woman's thigh.

*Click*: On Ponte della Paglia, lovers are photographed intertwined like snakes and salamanders. "Ah! The Bridge of Sighs..." The tour guide explains that that the sighs came



interest as concerns the myth of a city that chose to name itself "Serene". In each body there is excess of absolute truth that troubles the frivolous elegance of the city of love.

Lovers come to Venice to bring home a series of photos or videos constituting proof that their journey of love was true and real.

Japanese who get married in their own country enjoy filming a fake wedding ceremony in a friendly salon of the Lido hotel decorated to look like the ca'Farsetti, Venice's city hall. A fake mayor who doesn't look anything like Franco Costa let alone Massimo Cacciari gives the wedding rings and says, "vi dichiaro marito and moglie" (I now pronounce you husband and wife). The actor who plays the mayor, usually a night-club bouncer, charges 500,000 lire (\$300) for his performance. Generally he's a handsome Italian who looks like Cornetto Algida, and is impressive in the

from despairing prisoners being taken off to prison. They'd rather believe that the sighs concern lovers in gondolas. The truth is what gives pleasure.

Yet in Venice the precious gift of the exchange of bodies was quite fashionable. Courtesans such as those painted by Carpaccio were mistresses of the charm of sex and culture. They were Italian geishas. They wrote, sang, composed music, and knew Latin and Greek. On a trip to Venice King Henry III did not pass up on the opportunity to enjoy the charms of Veronica Franco, one of the most famous courtesans in history. The first woman who ever dared to go to university was born in Venice. Elena Lucrezia Cornaro, a noble born in 1646, was the first woman to obtain a university doctorate.

Venice was also known in the eighteenth century for its "casini", tiny secret spaces, elegant little apartments hidden in the dark streets around Piazza San Marco. They was about a hundred of them, featuring emergency exits allowing players and lovers to flee. Servants were not allowed to see guests' faces, and served them chocolate, tea and cakes through a small opening between the kitchen and the salon. A dozen of those charming *casini* belonged to highly-respected women of the aristocracy, like the casino Venier, now the headquarters of the French Alliance on Ponte Baretteri.

From the point of view of love the eighteenth century was far more evolved than our era in that noble wives had the right to keep tiny "rabbit hutch" side apartment, and their husbands and friends pretended they knew nothing about it. A popular citation back then was the famous phrase attributed to Lesbia of Catullus, the Roman poet born in Sirmione in the Venice region: "Let us live and love us no matter how much old folks might grumble at us."

—paintings courtesy Cyril Skinazy

# ART COLLECTIONS FOR PEOPLE AND COMPANIES



—courtesy Orsten Groom



—courtesy Marion Legouy

**ELEMENTART: 06 87 95 25 36 • 07 81 55 96 87**

# The Tolstoyevsky syndrome

sing songs by George ...continued from page 20  
Brassens they've learned by heart, you can answer by evoking "Tolstoyevsky". The concept of a Europe that extends from Lisbon to Vladivostok has only existed in the East. In the West it was never anything more than bookish projection of a few visionaries.

Europe, from Lisbon to Vladivostok! Do people have an idea of the power, the continuity, the spread of the territory, the resources of such a collection of lands? No. Everyone prefers looking off towards the Atlantic far more. An aging world with its own uncouth outlaws desperately hugging each other over an empty sea, refusing to see anything in the outside world aside from loot, or as a mirror. Their last friendly exchanges with Russia date back to Gorbachev. This is normal: that zealous yet cheated man had undertaken to dismantle an empire with no other compensation beyond a pair of cowboy boots from the Reagan ranch. Twenty years later NATO forces are occupying all the lands from Vienna to Lviv which they had promised they would never lay hands on! At the height of the Gorbymania Alexander Zinoviev uttered his axiom that all Russians should learn from the cradle: "They won't love the czar as long as he hasn't destroyed Russia".

"Oh, you Slavs!"—I frequently hear people say—"you're so good at languages!" For a long time I took the compliment like that, at face value. Then, having traveled, I ended up understanding. It isn't that "us Slavic people" are so fluent in other languages: it's more that you "Europeans" lack our ease with languages. Who needs that kind of aptitude, considering that your package of languages (English, French, German, Spanish) has ruled the world for centuries already. Why dick around trying to speaking Bantu? Your language, the standard of your civilization, is widely sufficient for you, because beyond your civilization are the savage barbarian populations (as in Caesar's time), and your civilization's cultural frontiers, good God... It is the land Scythians, Sarmatians, whites Walkers, to make a long story short, barbarism. Indeed, quite literally, the edge of the world where ships hurtle off the edge.

That's why Russian for you is Chinese. And Chinese is Arabic and anyone speaking Arabic is the enemy. You don't even have, in your blinkered self-introspection, cognitive tools to understand when others—who suddenly begin to count—express their thoughts and say what they truly think of you. Ah! Would it send a shiver down your spine if you were to understand reactionary Islamic preachers in those bad-off neighborhoods outside big cities? Ah! Would it really anger you if you were to understand the jokes Chinese waiters in the 13th arrondissement make at your expense? Ah! Would you laugh if given the task of understanding the subtlety Russians' black humor, rather than being convinced they're about to lash out at you each time they raise their eyebrows?

But you don't laugh. You never laugh anymore. Even your presidential election cycle comedies are now commented

on by third-rate talking heads. You are as bad off as cats howling in the tranquility of your curfew, while the others across the way laugh, cry and carry on in their tiny apartments, their luxurious subway system, on their pack-ice, in their huts, even while artillery shells are raining down on them.

All this is nothing, I figured, while going over the historical misunderstandings between us. The worst part is happening now. You wouldn't even want the three parts of the Ukraine you didn't even know even existed. You hate them for being what they are, and for having no shame of that! You hate them for their respect of tradition, family, icons and heroism—in short, all the values which your upbringing has trained you to vomit. You hate them for not having organized the love of others with the hatred of self. You envy them for having solved a dilemma that's gnawing away at you, turning you into congenital hypocrites. To what extent

will we defend colors that are not our own?

You hate them for all that you have failed to become!

What's most impressive is how much ignorance and stupidity you have to use to maintain your puppet show charades of raw brutes necessary to get rid of their grotesque and bloody dictator before teaching them to serve "real" civilization. Because all the evidence proves the contrary, and Russia's excellent relations with other countries that are worth anything and are respectable (in the Brics Summit: Brazil, Russia, India, China and South Africa), and the true strength of its citizens, the skill of their planners, and the general cultural education of whatever Russian you run across first, all of this contrasts starkly to the studied lack of culture of the average "researcher" at a Parisian university who claims he can explain away his college's obscurantism and backwardness. It's that this bunch of know-nothings

still believe in education and knowledge, while European schools produce socialized ignorance; they still believe in their institutions while those of the European Union are laughable; they still believe in their fate while the old nations of Europe entrust their own destiny to the stock markets and Wall Street bankers.

Thus propaganda has invaded everything, even the air we breathe. The Obama administration imposes sanctions against Putin's regime: everything's said! On the one hand, we have Guantánamo, assassinations by drones around the world, suspension of basic rights and the license to kill its own citizens without trial—and, above all, twenty-five years of dirty, counterproductive and catastrophic colonial wars that have made the Middle East, from Bosnia to Kandahar, hell on earth. On the other hand, the United States is a world power which tries to keep a clean house step-by-step within its own borders, precisely those which

we are never supposed to approach. It's your government against their regime...

Do you have an idea of what you are depriving yourself of by cutting yourself off from Russia, twice every century? From the last refuge of your dissidents, above all the capital witness Snowden? The source of a considerable portion of your science, art, music and even these days, the last spacecraft able to leave earth? But none of all that matters, since you have subjugated your science, art, music and space research to the suicidal rules of profit and speculation. And being hunted down and spied upon at every step, as Snowden has been, doesn't bother you that much after all. What good does it do to implant a GPS chip in a dog that is already securely leashed? As for dissent... it's only good for undermining Russia, all means are good for undermining Russia. Including the rabid Nazis in Kiev you support with no compunction or hard feelings, never hesitating to encourage them to harass their fellow citizens. Whatever the outcome, there will be a few thousand less Slavs...

What has that country done to you, that causes you to send off the most bloodthirsty forces ever engendered by human malice, the Nazis or Jihadists? How could you dream of avoiding a country spread across eleven time zones? By killing them off or reducing them to slavery? (It is true that "all options are on the table," as they say in NATO.) Impeach a head of state more popular than all your puppets combined from outside his country? Are you insane? Or do you figure our planet is too small for the "West" accept and coexist with a Russian state?

Perhaps that's it, all things considered. Russia is the outpost today of a new world, of the first true decolonization. Russia is the country of ideas, trade, currencies and mentalities. Unless you, Atlanticists and Eurocrats are able to pull every other country down in your fall touching off an atomic war, tomorrow's banquet will be multipolar. You will only have your rightful place. This will be the first time in the history of your cultural hemisphere: you're better off getting ready for it.

**Do you have an idea of what you are depriving yourself of by cutting yourself off from the source of a considerable portion of your science, art, music and the last spacecraft able to leave earth?**

—courtesy Bachelot Caron & School Gallery, from the Battle Series



# The Tolstoyevsky syndrome

—by Slobodan Despot



—courtesy Bachelot Caron & School Gallery, from the Battle Series

**T**he problem with the western countries' approach to Russia is not so much the lack of a will to understand as an excessive desire to know nothing.

This nation that gave us Pushkin, *War and Peace*, Nijinsky and *Swan Lake*, which has one of the richest pictorial traditions in the world, which has scientifically catalogued all the elements of nature, which was the first to send a man in to space (and the most recent in date), which has produced so many geniuses of film, poetry, architecture, theology, science, which defeated Napoleon and Hitler, which publishes the best manuals—by far—in physics, mathematics and chemistry, which has found a peaceful and secular way of life full of respect and mutual understanding, with Tatars and countless Muslims, Khazars, Buddhists, Chukchis, Buryats and Tungus, which built the longest rail route in the world and still uses it (unlike in the USA where legendary tracks lie rusting away), which carefully mapped out and explored its lands, surveyed how they are used, has taken census of the ethnicities and languages in its European regions, which builds formidable fighter planes and giant submarines, which reconstructed a middle class in less than fifteen years after the Gorbachev–Yeltsin third worldization, this vast country, that governs one-sixth of the dry land on earth, is suddenly treated like a bunch of brutes, whose grotesque and bloody dictator needs to be deposed before they can be taught to serve the “real” civilization!

\*

The west resorts to the same hateful charade with every crisis, from Ivan the Terrible to “Putler” (Putin), on to Czar Paul, the Crimean War, the hapless and tragic Nicolas II, and even the Soviet Union where all successes were called “Soviet” and failure disparaged as “Russian”.

Servile nations which are astonishing tolerant of American treason and robbery “because-they-liberated-us-in-45” never have anything to say, not a word of gratitude to the nation that contributed the most to defeat Nazi hydra... and which paid the heaviest price. Its politicians are considered bothersome, its president made fun of with an obsessive hatred, freedom of trade and movement for its citizens, scientists, academics and businessmen is suspended on the whims of obscure European commissions whose populations they claim to represent do not know the name of any one of these commission members, or why any of them have been chosen instead of some other multinational stooge.

But all this is nothing, it's in the order of things. The west and Russia are only playing out the Rome-Byzantium conflict for extra time, to infinity, by extending it to neighboring continents, or even interplanetary space. The true war of civilizations, the only one, is happening here, as barbaric as the sack of Constantinople, apocalyptic as its fall, as old and nasty as the theological schisms hiding treacherous takeovers. Lurking in the folds of time, but ready to pounce and bite like a trap set for a wolf. It is the only trap, out of any of them, that the Western Empire did not set itself and thus cannot disarm. (Considering that the Islamic threat is just the product of American and British colonial maneuvers, greedy oil interests and the actions of various state services, busy

fabricating scarecrows to frighten their own populations, and killing off those posing this “Islamic threat” to convince their governed people of their power and how necessary they are.)

The Russian threat is quite different, a civilization of two faces, anchored on its land, aware of itself and entirely open to three oceans, the Arctic and the Himalayas, the forests of Finland as well as the Mongolian steppes. These are sovereigns, who since the battle of Kazan won by that same Ivan who serves as our bogeyman, bear the title of Tatar Khans along with Christian emperors ruling in the last decades of the Roman empire, the third Rome being Moscow, which flourished while Byzantium

was mercilessly ruled by the Ottomans and the Pope under the rod of his followers. It is a land of infinite horizons, but whose contours are engraved in world history, vague yet inviolable. These are people, who finally and above all, are as diverse as one can imagine, mixed in with blond-haired Vikings and others with slanting eyes and darker complexions in Asia. They didn't wait for a green light to begin the inevitable interbreeding, Russians have it in their blood, so well assimilated they think of it no longer. Obsessive skinheads shown on English-language television serve the same purpose as Swiss cuckoo clocks: souvenirs for tourists.

\*

Russia looks so much like Europe and yet it's so far! So far that the tireless cartographers

**At the height of the Gorbymania Alexander Zinoviev uttered his axiom that all Russians should learn from the cradle: “They won't love the czar as long as he hasn't destroyed Russia”.**

of oceans—from Genoa, the English, Dutch and Spanish—familiar with the scent of tonka beans and various kinds of wood from Sumatra, knew nothing of what borscht is made of. Or even how to pronounce the name of this soup. Not that they couldn't learn, they didn't want to. No more than they wanted to know, really, the spirit, customs and mentality of those exotic immigrants now arriving in the country by millions, who they leave piled in ghettos because they don't know how to talk to them.

Growing up in Serbia, I had to learn two languages and two alphabets to start my life as an immigrant. I learned other languages and alphabets so as to better understand the world I live in. I'm quite surprised that most Swiss don't for the most part, know, the other two principle languages of their own country. How can one know anyone else if you know nothing of the language they speak? This is a basic courtesy. And this courtesy is more and more often reduced to basic “airport English”.

Russians, whose education includes western European culture in addition to their own, now do the same thing. Where do we see reciprocal habits in education west of the Dnieper? Since the time of Peter the Great, Russians have considered themselves entirely European. A good portion of renaissance artists and philosophers of the Enlightenment were Russian. Do Leontiev, Father Sergius Bulgakov, Repin, Bunin, Prokofiev and Chestov belong to the western intellectual hemisphere? Of course not. For two centuries speaking French was among the rules of proper behavior in well-respected households, and still is often today. They have firmly considered themselves European, but Europe has worked tooth and nail to disabuse them of this illusion. When young Russians

continued on page 19...